

Lénine et les Contemporains

D. Manouilsky

Source : « Bulletin Communiste », 5e année, n°11, vendredi 14 mars 1924, pp. 286-288. Notes MIA.

Bien des volumes ont déjà été écrits sur Lénine et l'on en écrira encore beaucoup. L'Institut Lénine, à Pétrograd, compte annuellement environ un million de publications en toutes langues consacrées à Lénine ou au léninisme. Les biographes et les commentateurs étudieront, plus tard, les moindres détails de cette vie, si pleine et si riche. Car l'histoire des peuples n'a pas encore connu d'homme ayant plus de droit d'être compté comme guide de l'humanité opprimée.

Nous, ses contemporains, qui avons le bonheur de vivre, de lutter et de travailler côte à côte avec Lénine, même nous, nous ne pouvons pas nous représenter toute l'énorme signification de cette figure de géant. Ce n'est qu'avec un certain recul, lorsque l'œuvre de la libération des travailleurs sera un fait accompli dans le monde entier, que Lénine et le léninisme seront compris comme ils doivent l'être.

En nous quittant, Lénine est entré dans l'histoire avec la grande Révolution d'octobre ; mais la signification mondiale de Lénine ne s'incarnera dans la conscience de l'humanité qu'après la victoire définitive de la classe qui a placé Lénine à la pointe d'avant-garde de la lutte révolutionnaire.

Nous voyons déjà comment, sur la tombe de Lénine, la douleur du paysan de Riazan, du mineur du Donetz et du littoral de Kinechka s'harmonise avec la peine de l'ardent Napolitain, du pêcheur des fjords norvégiens, du descendant des communards de Paris, de l'Irlandais révolté, de l'Hindou, du Nègre et du Chinois. Lénine n'était pas seulement le chef des travailleurs de notre pays ; il était aussi de tous les opprimés des cinq parties du monde. Le monde n'a encore jamais eu aucune personnalité sur laquelle se soient ainsi croisées les sympathies des travailleurs de toutes races et de toutes couleurs. L'humanité n'a jamais entrevu d'horizons aussi vastes que ceux que voyait Lénine.

Nous, marxistes, qui diminuons le rôle de l'individu dans l'histoire, nous nous rendons parfaitement compte que le rôle gigantesque de Lénine est inséparable de la lutte du prolétariat, que, sans le prolétariat poursuivant des buts universels, il n'y aurait pas eu de Lénine, comme il n'y aurait pas eu de chêne vigoureux dans une terre désertique.

À l'époque où Lénine commença sa carrière politique, un mouvement révolutionnaire russe avait bien des figures remarquables. Quelques-unes semblaient ne le céder à Vladimir Ilitch ni par la profondeur de la science marxiste, ni par la méthode dialectique dans l'étude des mouvements sociaux ; mais pas un seul n'a su s'élever au niveau d'un véritable chef populaire menant derrière lui des millions d'ouvriers et de paysans pauvres, pas un seul n'a su jouer le rôle réservé par l'histoire à Lénine.

Plekhanov, pour qui Lénine a gardé jusqu'à ses derniers jours un grand respect, fut un des hommes les plus érudits de la fin du XIXe et du commencement du XXe siècle, le théoricien le plus en vue de la IIe Internationale. Son rôle dans l'organisation de la social-démocratie russe fut énorme. Mais la célébrité de Plekhanov ne dépassait pas le cercle étroit de l'élite du Parti. Il fut le fondateur du marxisme, le chef de l'état-major incontesté qui forma le noyau du Parti, son meilleur idéologue, mais il ne fut pas le chef des masses.

Plekhanov avait pu indiquer la voie et entraîner des milliers, des dizaines de milliers d'hommes ; Lénine en entraîna des millions. Plekhanov fut un penseur profond ; comme Socrate et Platon il put fonder une école, avoir des disciples ; il n'en resta pas moins un aristocrate raffiné de l'idée marxiste accessible seulement à de rares élus. Il pouvait faire sortir de sa tête une tactique de la classe ouvrière pendant la révolution et la présenter, avec des arguments brillants, sous une forme presque objective : mais, si le mouvement révolutionnaire dépassait sa formule, il ne lui restait plus qu'à clamer sa colère : « Tant pis pour la révolution ! » Et, se croisant les bras, boudant la réalité, à rester à l'écart.

Lénine prenait la réalité comme elle était : la révolution n'était pas pour lui comme pour les hommes instruits, éduqués par la littérature des « nobles repentants » ^[1], un mouvement humanitaire, sans effusion de sang. Il la comprenait comme la comprenaient et la faisaient plus de cent millions d'ouvriers et de paysans de notre pays, comme la destruction violente de la classe ennemie acharnée à se défendre, l'écroulement dans les flammes des vieux repaires féodaux. Au lieu de maugréer contre le chaos, il le subordonnait aux exigences de l'évolution qui conduisait à la libération du travail. C'est pourquoi Lénine fut un marxiste au meilleur sens du terme, dénué d'illusions subjectives.

Chaque tâche que le Parti se donna, il la vérifia par l'expérience de millions d'hommes. La méthode marxiste était la boussole qui lui permettait de découvrir la direction exacte. Ce ne fut pas sur des idées préconçues, mais sur la réalité vivante qu'il basa la tactique révolutionnaire, sur le froid calcul des forces des classes en présence, sur la compréhension pénétrante des aspirations, des désirs, des idées des masses populaires.

Une vieille paysanne portant un fagot, rencontrée par hasard dans la forêt, et dont la conversation fut souvent citée par Lénine dans ses discours de 1917-1918 ^[2], parlait plus à son cerveau et à son cœur que des volumes de savantes recherches sur la nature de la révolution. La camarade [Kroupskaïa](#), dans son discours du 26 janvier [1924], à la séance de deuil du 2e Congrès de l'Union des Républiques Soviétistes, a donné la caractéristique suivante de Lénine : « *Il n'y avait rien de livresque dans son marxisme : il consultait Marx pour chercher la réponse à des questions douloureuses, et il la trouvait. Ces réponses, il les portait aux ouvriers, non pas comme un magister orgueilleux, mais en camarade. Il ne parlait pas seulement ; il écoutait aussi ce que l'ouvrier lui disait.* »

Oui, mieux que quiconque, Lénine a su, appliquant l'oreille contre la terre, écouter la pensée des ouvriers et des paysans, et, mieux que quiconque, il a su donner aux pensées éparses cachées en des profondeurs révolutionnaires une forme nette et claire également compréhensible et intéressante pour le savant d'Europe et pour le laboureur de Sibérie. Lisez attentivement les discours de Lénine ; réfléchissez sur ses articles, et devant vous apparaîtra la vigueur de son individualité.

Lénine n'enseigne pas ; il ne fait qu'exprimer ce qui erre obscurément dans la tête de beaucoup, il dit les pensées de millions d'hommes et les vôtres aussi, qui, jusqu'alors, se mouvaient confusément dans votre subconscient, et il vous semble étrange que des solutions aussi simples ne vous soient pas venues d'elles-mêmes à l'idée. Ici, dans cette simplicité géniale des solutions données aux problèmes les plus compliqués gît le charme de la logique de Lénine. Lénine fut un démocrate de la pensée, de la parole et de l'action. Voilà ce qui l'apparentait au peuple et a fait de lui son chef incontesté.

[1] La littérature des « nobles repentants » fait référence à des intellectuels issus de l'aristocratie qui, motivés par des sentiments mêlant révolte et compassion face à la misère des masses paysannes, ainsi que culpabilité vis-à-vis de leur origine privilégiée, ont dénoncés dans leurs œuvres l'oppression du peuple par le régime féodal tsariste. Cette lignée des « nobles repentants » commence au XVIIIe siècle avec Alexandre Raditchev jusqu'au comte Léon Tolstoï, qui en fut le représentant le plus connu.

[2] Notamment dans ce passage : « *Je me permettrai de raconter un cas qui m'est arrivé. Cela se passait dans un wagon du chemin de fer de Finlande, où j'ai eu l'occasion d'entendre une conversation entre plusieurs Finlandais et une petite vieille. Je ne pouvais pas prendre part à la conversation, car je ne connais pas le finnois ; mais l'un des hommes s'adressa à moi et me dit : « Savez-vous qu'elle vient de raconter une chose intéressante, cette vieille ? Elle a dit : Maintenant, on n'a plus à craindre l'homme au fusil. Étant dans le bois, j'ai rencontré un homme armé d'un fusil, mais au lieu de me prendre le fagot que j'avais ramassé, il m'a encore ajouté quelques branches. »* (Lénine, [Rapport sur l'activité du Conseil des commissaires du peuple 11 \(24\) janvier 1918](#))

Un autre contemporain de Lénine, son camarade de combat pour la libération de la classe ouvrière, [Martov](#), lui aussi, avait été richement doué par la nature. Mais quel sort tragique ! La grande Révolution d'Octobre a passé à côté de lui, rejetant ce brillant publiciste comme un objet aujourd'hui inutile. Cette tragédie n'est pas personnelle à Martov : c'est celle de toute la petite bourgeoisie, dont Martov, révolutionnaire au siècle dernier, a servi, en fait, les intérêts dans la seconde période de sa vie.

Martov possédait la meilleure et les pires qualités des intellectuels russes des années passées. À côté d'une claire intelligence qui lui permettait de temps en temps de trouver des solutions justes, Martov en a les hésitations continuelles, les doutes, le scepticisme corrosif. Ce scepticisme lui a permis, au début de la guerre, d'enlever à la « dernière guerre » les oripeaux romantiques dont la couvraient les socialistes français. Ses articles contre la guerre lui valurent les félicitations de Lénine, qui se trouvait alors en Suisse. Mais dès qu'il lui faut aborder la partie positive de, son programme, Martov s'écroule. En effet, le trait principal de son individualité, c'était la prédominance des facultés critiques, développées au détriment des vertus positives du chef.

Martov peut, à force de constructions cérébrales, trouver une solution approximativement juste, mais il manque de persévérance et de volonté dans l'exécution. Ses raisonnements produisent l'impression d'une gymnastique sans objet pratique, sinon d'occuper le cerveau. C'est une sorte de sport cérébral, dont aucune réalisation ne résultera. Ce cas est fréquent chez les professionnels du travail intellectuel. Martov tient à la fois de l'Oblomov ^[3] russe et de la bohème occidentale. Il est excellent comme contradicteur dans une discussion de club, il ne vaut rien comme entraîneur de foules à l'époque de la plus grande des révolutions. Oscar Blum, dans un livre assez médiocre sur les hommes de la Révolution russe, a, par exception, très bien dessiné le portrait de Martov :

« Le trait principal de cette individualité est qu'elle reste toujours à l'état potentiel. Ce qu'il a laissé ne présente pas grande valeur, étant composé de morceaux épars. Ses œuvres sont des articles de journaux et des notes politiques. À qui les lit attentivement, il apparaît de suite que les possibilités y dépassent la réalisation. Ce mauvais sort le poursuit dans la politique. Il manque à cet homme la faculté de tirer des conclusions pratiques et de persévérer. Sa politique possède le cerveau, mais non les nerfs. La volonté faillit sitôt que le cerveau a trouvé la solution satisfaisante. »

Martov a pu être un critique de talent, un profond et brillant publiciste, il n'a pas été un guide des masses car, pour être un guide, il faut être pétri d'une autre pâte. Être chef, c'est savoir concentrer toute sa volonté sur un but, saisir l'essentiel dans une situation complexe, écarter tout le reste, enfin, ayant compris les lignes principales d'un mouvement historique, aller droit sur la route choisie, sans regards en arrière, sans doutes ni hésitations. Être chef, c'est savoir, dans la défaite et la panique, conserver la claire intelligence, la sûreté et la fermeté de la ligne ; c'est avoir en soi une réserve inépuisable d'enthousiasme révolutionnaire qui en impose aux masses.

Le chef ne doit avoir ni trouble, ni inquiétude, car son hésitation ou son indécision se transmettraient aux masses. Le chef n'est pas un acteur qui joue plus ou moins parfaitement, c'est l'incarnation de la sincérité révolutionnaire des masses. Il ne doit pas seulement brûler d'un enthousiasme intérieur, il doit savoir conserver son sang-froid et sa clairvoyance au moment de la victoire et de son ivresse ; il ne doit pas seulement savoir entraîner la majorité, il doit aussi savoir être en minorité et aller contre le courant risquer d'être lapidé par une foule furieuse et de périr, oublié et incompris.

Le véritable chef n'est pas un héros éphémère, un parlementaire groupant, par une combinaison réussie, une majorité de hasard, un clown de la politique courant après l'illusion de la popularité, un démagogue sans principes, esclave de ses ambitions et flattant le peuple comme un courtisan. Le véritable chef, c'est l'homme qui dit la vérité, si amère qu'elle soit, qui sait éprouver cette vérité par l'expérience et, le cas échéant, retourner en sa faveur les masses, si contraires soient-elles à ses

[3] Oblomov : propriétaire foncier russe, principal personnage du roman du même nom, paru en 1859, de l'écrivain russe I. Gontcharov. Incarne la paresse, l'inertie et la routine (*oblomovisme*).

propres opinions.

Lénine, chef aujourd'hui reconnu de tous, chef incontesté de la majorité des travailleurs de notre République ouvrière, Lénine possédait justement toutes ces qualités. Grâce à elles, d'un parti illégal, persécuté, d'un parti de « révolutionnaires professionnels » que ses adversaires traitaient de blanquistes ^[4], il a fait une force inconnue jusqu'alors mettant en mouvement des millions d'hommes et représentant leurs intérêts les plus essentiels.

Nous ne parlons pas du Lénine d'après la victoire. Nous voyons, après sa mort physique, s'incliner sur sa tombe des ennemis hier encore prêts à le mettre en pièces. Après que Lénine a gouverné six ans dans le Premier État de la dictature du Travail et l'a conduit à travers d'innombrables dangers, la presse bourgeoise est prête à l'encenser comme un des hommes les plus remarquables de notre époque. Ces dithyrambes tardifs nous touchent peu. Les jeunes générations de notre parti qui ont connu Lénine comme le triomphateur d'Octobre doivent, pour comprendre la source de sa grandeur, se rappeler le temps où Lénine n'était qu'un membre d'un groupe d'amis et de disciples – la fraction bolcheviste

Lénine a dû rompre avec les autorités reconnues du Parti, avec les hommes qui personnifiaient toute une période du mouvement révolutionnaire. Les coups impitoyables de Lénine semblèrent à beaucoup des maladresses ou des sacrilèges. On lui prédisait l'isolement, on l'appelait dictateur, briseur de l'unité du mouvement ouvrier. Lénine poursuivait son chemin, en guerre contre tous.

[Lépéchin](#) raconte dans ses *Mémoires* un de ces épisodes se rapportant à l'époque de la rupture de Vladimir Ilitch avec l'« *Iskra* ». De l'autre côté sont restés ceux à qui Lénine fut lié par des années de travail révolutionnaire, Plekhanov, [Axelrod](#), [Vera Zassouhtch](#), etc. Ceux qui n'ont pas vécu cette période ne peuvent que difficilement s'imaginer l'impression produite par cette révolte de Lénine contre les fondateurs du groupe de [l'Emancipation du Travail](#). Beaucoup voyaient là un sacrilège, une discorde personnelle dans les rangs du parti. En réalité, il y a vingt ans, Lénine prévoyait déjà l'évolution du menchevisme, contre lequel il a eu à lutter toute sa vie, non plus seulement en Russie, mais dans le monde.

La guerre européenne a placé tout le mouvement révolutionnaire dans la situation qui existait en Russie en 1903-1904. En 1914, le monde chancela, enivré de poudre et de sang ; en quelques jours, le capitalisme transforma l'humanité en une bête furieuse. Les partis socialistes se firent les doctrinaires de cette folie collective. Les chefs de la IIe Internationale, pour justifier quelque peu la catastrophe et contenter les hommes qui, pour la supporter, avaient besoin d'un mythe idéologique, imaginèrent, la légende de « la guerre pour le droit et la justice », de la guerre « libératrice des nationalités opprimées ».

Lénine se débattait dans l'exil comme un lion captif. Ses proches seuls pourraient raconter la tragédie vécue par ce révolutionnaire, le plus grand parmi les grands. Lénine a vécu réellement dans ces jours terribles de la guerre, la douleur et les pleurs des millions d'hommes transformés malgré eux à la fois en assassins et en chair à canon.

Tout était étouffé par le militarisme en furie ; l'horizon était couvert de nuages de plomb. Avec un petit groupe d'amis, Lénine commença une lutte implacable contre la IIe Internationale et pour l'organisation d'un parti bolchevique international. Au mythe socialiste de la « dernière guerre », il opposa, non pas la négation pure et simple de la guerre en général, non pas le pacifisme bêlant du petit-bourgeois, mais un programme d'action révolutionnaire du prolétariat. Il lança le mot d'ordre de la guerre civile, que les chefs de la IIe Internationale regardaient comme une utopie ou une folie. De même qu'en 1903 il avait prévu le sort du menchevisme russe, il prévint en 1914 l'approche des terribles bouleversements où sombrerait le vieux monde.

[4] *Blanquisme*. D'après Auguste Blanqui (1805-1881), le grand révolutionnaire français du XIXe siècle. Dans les débats marxistes, le « blanquisme » indiquait la tendance d'une élite révolutionnaire à agir coupée du mouvement de masse.

Au Congrès de Paris, en 1889, Plekhanov avait donné une formule générale définissant, pour toute une époque de l'histoire, la destinée de la révolution et du mouvement ouvrier russes. Notre grand Parti n'oubliera jamais cet immense mérite de Plekhanov. Mais, en face de la guerre, ce marxiste, européen par ses façons de penser, de parler et d'écrire, n'a pas su comprendre les modifications profondes survenues depuis dix ans dans le capitalisme occidental. Il continua à répéter d'anciennes formules, à ressortir des mots d'esprit connus de tous, comme s'il s'acharnait à démontrer qu'il était incapable d'être le guide d'une nouvelle génération.

Aux jours de la guerre, Plekhanov a subitement ressenti le lien national qui le rattachait à la Russie, mais non pas à la Russie des paysans qui incendiaient les châteaux, brisant les statues, jetant bas les arbres séculaires des parcs seigneuriaux ; non pas à la Russie des ouvriers, reniant la « patrie » des fusillades de janvier ^[5] et des tueries de la Léna ^[6], et décidés à hisser le drapeau rouge sur le Kremlin, sur Londres, sur Paris et sur Washington, mais à la Russie de [Biéliniski](#), de [Gogol](#) et de [Nékrassov](#), ancêtres directs des partisans de la guerre jusqu'au bout.

Lénine, au contraire, véritable enfant des terres vierges populaires, révolté de la Volga devenu l'inventeur d'une nouvelle tactique révolutionnaire applicable à un pays aux trois quarts paysans, se montra plus européen que Plekhanov.

La révolution de 1917 avait trouvé notre fraction en minorité dans le Parti ; elle lui imposa la tâche compliquée de conquérir la majorité. Avec qui marcheront les paysans ? Avec les capitalistes et les grands propriétaires, avec la « démocratie » russe, ou bien avec la classe ouvrière ? Telle était la question posée par la révolution de 1917. De même qu'en 1903-1904, [Tséréteji](#), [Kérensky](#) et [Tchernov](#) avaient accusé Lénine de briser l'unité de la démocratie et de tuer la révolution en lui imposant la « dictature de sa secte », on l'accusa encore de faire le jeu de la contre-révolution par sa politique de division. On lui prédit le sort de Robespierre. Lénine répondit par sa remarquable brochure : [Les bolcheviks garderont-ils le pouvoir ?](#) dans laquelle se reflète son génie pratique.

Cette brochure sera lue et relue par des centaines de militants de tous les pays, qui y chercheront des indications et des conseils dans les situations compliquées. La façon dont Lénine pose la question du pouvoir est conforme à la méthode employée par lui déjà contre le menchévisme.

La constance et l'unité des conceptions de Lénine tout le long de sa vie politique, voilà ce qui constitue « l'âme vive » du léninisme. Parmi les générations de révolutionnaires qui ont mené sous le tsarisme une lutte acharnée pour la libération de la classe ouvrière, il s'est trouvé pas mal de champions courageux, Mais beaucoup ont été sujets aux zigzags et aux erreurs ; d'autres ont suivi des « évolutions » compliquées ; Axelrod a débuté par l'anarchisme et fini dans l'aile droite du menchévisme ; d'autres ne sont venus à Lénine qu'aux journées décisives d'Octobre, après avoir perdu des dizaines d'années...

Il est douteux qu'on puisse jamais découvrir parmi les plus grandes figures une personnalité aussi entière, sculptée dans un seul bloc de granit. Lénine fut le guide inflexible destiné à mener les foules et, comme tel, il entrera dans l'Histoire.

[5] Il s'agit de la sanglante répression de la procession des ouvriers de Saint-Petersbourg, dirigée par le pope Gapone, et qui était destinée à adresser une pétition au tsar Nicolas II le 9 (22) janvier 1905. Cet événement marqua le début de la Première révolution russe de 1905.

[6] En avril 1912, les mineurs des mines d'or de Bodaïbo (sur les bords du fleuve Léna, en Sibérie), qui protestaient contre leurs conditions de travail, furent brutalement réprimés : l'intervention de la police et de l'armée fit plus de 150 morts et 250 blessés parmi les grévistes. Ce massacre provoqua une vague d'indignation et de grèves ouvrières.